

La cour des grands noyés

Fidélie Camirand

Number 165, Summer 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Camirand, F. (2020). La cour des grands noyés. *Moebius*, (165), 65–68.

La cour des grands noyés

Fidélie Camirand

Au primaire, je payais une fille pour qu'elle m'étrangle pendant la récréation.

Elle avait toujours aimé me faire mal, même gratuitement. Elle tirait mes cheveux. En arrachait. Me frappait puis me crachait dessus. Ses ongles s'incrustaient dans la peau de mon poignet pour y graver des sillons mauves. Mais ce qu'elle préférait, c'était entourer mon cou de ses mains maigres, serrer jusqu'à ce que mes genoux fléchissent. C'est ce que je préférais aussi. Ça ne m'arrachait pas de cris, ça ne laissait pas de bleus, pas de marques. Seulement une petite rougeur qui partait vite. C'était le moins pire des sévices, un moindre mal. C'est ce que je me disais quand, à son approche, j'en venais à espérer qu'elle m'étrangle.

L'image de son visage qui me surplombait, défiguré par la haine, affolait quelque chose dans mon ventre. Découvrant le blanc de ses sclères, elle ouvrait grand les yeux et les plongeait dans les miens. Sa mâchoire se contractait quand elle voyait les larmes rouler de mes joues à mes lèvres entrouvertes. S'échouer sur ses doigts crispés. Étourdie par

le manque d'oxygène qui envahissait mes poumons comme une fumée sombre, j'étais hors de mon corps. Plus rien que ce long frisson. Un tremblement que je voulais éternel. Une fois, après qu'elle eut desserré sa prise, je lui ai demandé de recommencer. Elle a refusé, faussement outrée, avec mépris. Dégoûtée. Alors je lui ai tendu les soixante-quinze sous que mes parents me donnaient tous les jours pour un biscuit à la cafétéria.

Nous venions d'apprendre les fractions en classe et, fières d'appliquer notre nouveau savoir, nous avons conclu que trois quarts de dollar correspondaient à trois quarts de minute. Ça me semblait honnête. Ainsi, à l'abri des regards, récréation après récréation, les soixante-quinze sous de mes parents se transformaient en quarante-cinq secondes d'apnée enivrante pendant lesquelles j'étais engloutie comme au plus profond d'une mer d'encre. Avec un plaisir évident et un sourire à peine dissimulé, toute puissante, elle comptait. Les syllabes sifflaient entre ses dents serrées. Les dernières secondes étaient les plus lentement prononcées. Je ne les entendais pas, assourdie par le battement du sang qui s'accumulait dans mes tempes.

À compter de ce moment, de ce marché conclu, nous étions complices. Nous partagions un secret, un tabou, un jeu à nous. Parfois, nous nous donnions des rôles. Elle était une docteure sadique, moi, une patiente affligée par une maladie imaginaire. Je lui payais ses services et, quelle que soit la nature de mon mal, elle me prescrivait toujours le même traitement : quarante-cinq secondes d'étranglement. Quand elle s'absentait de l'école, il me semblait éprouver une satisfaction bien moindre à manger mon biscuit qu'à suffoquer entre ses mains. Chaque jour, au son de la cloche, je me précipitais dehors, excitée. Rejoignant notre coin isolé, pleine d'appréhension, je l'attendais.

Sur le chemin de l'école, un matin d'hiver, j'ai trouvé un vingt-cinq sous. Enlevant ma mitaine, je l'ai délogé de la glace d'un coup d'ongle et l'ai glissé dans ma poche de manteau, avec les autres. À la récréation, c'est quatre pièces que j'ai tendues en cachette derrière la butte. Ce jour-là, couchée dans la cour, les cheveux épars sur la neige mouillée, entre la deuxième et la troisième période, je suis morte presque. Je me suis éloignée de moi comme d'une rive, portée par des flots noirs et glacés. Elle m'a lâchée trop tôt, me tirant malgré moi à la surface du monde. Il s'en serait fallu de peu. De quelques secondes. D'une seule autre pièce.

J'avais oublié ces noyades de la cour d'école comme on oublie les choses qui ne se racontent pas. On ne m'avait plus étranglée depuis les récréations, mais, en suffoquant dans ce lit, aujourd'hui, je crois que ça me revient, oui, le cou écrasé par ces mains larges, j'ai le sentiment de redécouvrir une extase de l'enfance. De l'avoir toujours cherchée.

Ses doigts se crispent davantage, ses pouces s'enfoncent dans ma gorge. Il approche de l'orgasme. Moi, je jouis presque. De mes lèvres froides, j'effleure, sans pouvoir la happer, cette petite mort. Puis, la vraie, l'irréversible, m'échappe à son tour. Toutes deux s'éloignent telle une seule vague avant le ressac. Impitoyable, l'oxygène déferle en moi. J'inspire comme pour la première fois. Lui s'écroule sur mon corps, me coupant encore le souffle, mais plus assez. Il s'endort. Je garde les yeux ouverts, j'effleure mon cou rougi. J'en caresse la brûlure telle une vieille amie, une enfant que j'aurais aimée, émue par ma douleur comme par de grandes retrouvailles.

J'aimerais qu'il me demande de rester. Qu'on s'étende nus encore. Qu'on soit comme des enfants. Qu'on joue au docteur. Mais je dois y aller. Il a beaucoup de choses à faire. C'est une grande personne occupée.

Quand je finis de me rhabiller, je lui dis que j'aimerais le revoir. Bientôt. Que ça me ferait vraiment plaisir. Son silence fait mal, de ce mal qui m'apaise un peu, qui pèse sur mes épaules comme une couverture lourde. Je suis lasse tout d'un coup. Je veux retourner m'allonger près de lui, caresser ses bras, lui prendre doucement les poignets, glisser ses mains jusqu'à mon cou. Mais il faut que je parte, que je quitte ce ravissement à peine retrouvé, sans savoir si je le connaîtrai encore un jour ou si je l'oublierai de nouveau. Quand je dis au revoir, ma gorge se noue de ne plus être serrée. Pour me donner une contenance, avant de sortir, je souris et plonge mes doigts dans les poches de mon jeans. Elles sont vides. Rien à quoi m'agripper. Pas même un vingt-cinq sous.